



PETIT SÉMINAIRE DE CHICOUTIMI, 4 Janvier 1902.

Le jubilé de Léonidas

Il n'avait pas huit ans, et son âme enfantine,
Vrai firmament que rien n'était venu ternir,
Gardait encor l'éclat que la faveur divine
Au jour de son baptême y faisait resplendir.

Et dans cet orient que la grâce colore
Des reflets granlissants de l'éternel soleil
L'intelligence aussi jetait ses feux d'aurore
Présage gracieux d'un midi sans pareil ;

Angé sans le savoir, ne connaissant du monde
Que ce qu'il a de pur, de tendre et d'idéal,
Il ne soupçonnait pas la tristesse profonde,
Ni les longues douleurs, ni les terreurs du mal.

Seulement, du Bon Dieu quand lui parlait sa
[mère

Avec des mots choisis et plus doux que le miel,
Sur son beau front passait comme une ombre
[légère,

Et soupirant bien fort il regardait le ciel.

Dans ce rapide instant une brûlante flamme
Jaillissait tout-à-coup du fond de son œil noir :
Car il aimait tant Dieu de toute sa jeune âme
Qu'il aurait bien voulu dès maintenant le voir.

Voici le jubilé. La puissante indulgence
Soulève les chrétiens comme le vent les flots ;
Chacun, de ses péchés veut faire pénitence ;
Les temples jour et nuit s'empressent de
[sanglots.

Heureux, Léonidas fait les œuvres prescrites
Pour recueillir sa part de l'immense faveur ;
Il assiste aux sermons, fait toutes ses visites,
Et suit de point en point l'avis du confesseur.

Un mot était tombé tout brûlant de la chaire
Qui jusques à son cœur sans peine était allé :
On s'en va droit au ciel en partant de la terre
Quand tout de suite on meurt après son jubilé.

Seulement, il ne put, ce fut sa peine unique,
S'approcher de la table où l'on mange Jésus ;
Mais comme il désira ce banquet magnifique
Où l'on goûte un moment le bonheur des élus !

En ces jours de salut, la mort, toujours puis-
[sante,
Frappa dans sa famille un coup bien doulou-
[reux,
Et coucha dans la tombe une enfant, une tan-
[te,
Compagne jusque là de presque tous ses jeux.

Il alla la conduire au fond du cimetière,
Fit jusqu'au dernier pas le funèbre chemin ;
Mais aucun pleur ne vint humecter sa pau-
[rière
Et comme aux plus beaux jours son front
[resta serein.

Quand il fut revenu, sa mère soucieuse
S'étonnant de le voir à demi souriant :
Maman, s'écria-t-il, ma tante est bien heu-
[reuse,
Elle est allée au ciel tout de suite en mou-
[rant.

A quelque temps de là, de souffrances cru-
[elles
Notre Léonidas fut victime à son tour,
Et sur sa couche on vit, comme deux sœurs
[jumelles,
Se pencher à l'environnement la science et l'amour.

Mais en vain tous les soins qu'imagine une
[mère
Lui furent prodigués jour et nuit tendrement :
En vain le médecin dans la science austère
Chercha-t-il un remède au mal envahissant ;

La mort faisant son œuvre avec un soin ex-
[trême

Au bout de quelques jours eut rendu sou-
[rêt ;
Et l'on n'attendit plus que le moment suprême
Où l'âme de l'enfant au ciel s'envolerait.

Le prêtre vint souvent, ô douce promena-
[de !
Lui parler à loisir de l'éternel bonheur ;
Ces entretiens toujours charmaient le doux
[malade
Et merveilleusement apaisaient sa douleur.

C'est le soir, un beau soir où sourit toute
[chose,
Tant meurent doucement les rayons du so-
[leil,
Tellement tout le ciel se colore de rose,
Et tant à l'occident l'orient est pareil,

Sur son lit tourmenté le malade agonise,
Ceux qui l'aiment sont là, le prêtre le bénit ;
Il vient de traverser une terrible crise ;
Le voilà qui se calme et doucement sourit.

Sa mère alors s'approche et tendrement l'em-
[brasse :
" Tu vas donc tout de suite aller au paradis.
Mais, si Dieu voulait bien nous faire cette
[grâce,
N'aimerais-tu pas mieux rester encore, dis ?"

Alors Léonidas un instant se ranime ;
Il regarde sa mère, il pousse un long soupir,
Puis faisant un effort, radieux et sublime,
Il dit résolument : j'aime un peu mieux mou-
[rir

Ce fut son dernier mot. En un sommeil
[tranquille
Bien ôt Léonidas au ciel s'en fut allé.
Un sourire resté sur sa lèvre immobile
De son âme annonça l'éternel jubilé.

DERFI ▲